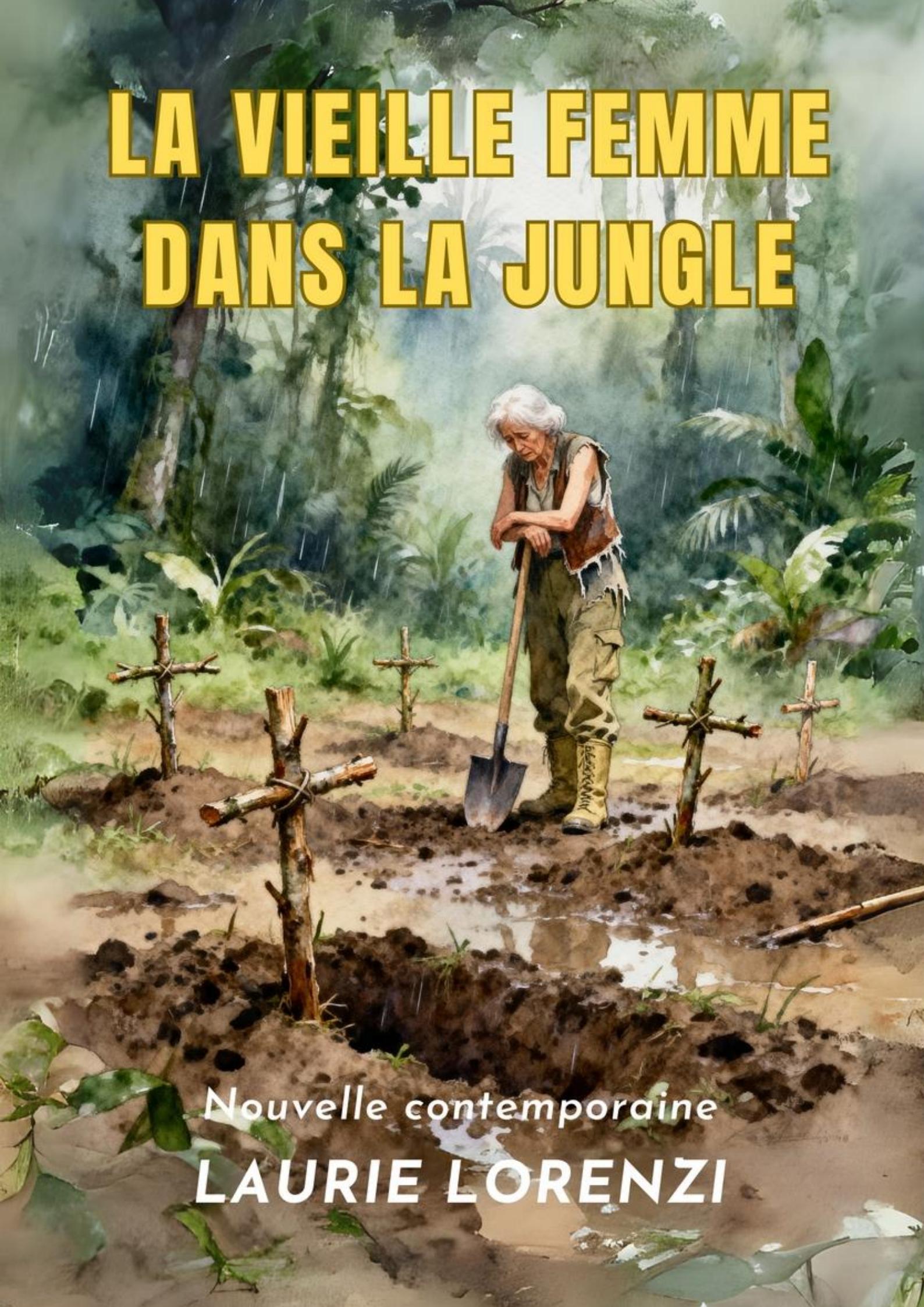


LA VIEILLE FEMME DANS LA JUNGLE



Nouvelle contemporaine

LAURIE LORENZI

La vieille femme dans la jungle

Nouvelle contemporaine
Ce bonus vous est offert par Laure Enza®

Tous droits réservés Copyright ©Laurie Lorenzi juin 1986

Extrait du Recueil de nouvelles :

Souvenirs Nocturnes

©Laurie Lorenzi SNAC 1986

Crédits photos : images libres pour usage commercial sous licence Premium Freepik.com.

Pour découvrir les ouvrages et l'actualité de Laure Enza

[Site officiel : Laure.Enza](http://Laure.Enza)

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, situations et lieux décrits dans ce texte sont des faits de l'imagination de l'autrice, même si le sujet est inspiré d'un reportage de 1985 consacré à la primatologue Dian Fossey.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La vieille femme dans la jungle

— Kori ! Non !

Le son strident s'éleva au-dessus de la jungle glacée, ricocha contre les montagnes humides et se perdit dans les nuages. Ce n'était pas seulement un hurlement de douleur : c'était un cri de détresse, d'appel au secours, un sanglot qui portait toute la peur et la dignité d'un être arraché à la vie. Le gorille tremblait, ses grands yeux noirs noyés de panique. La patte déchiquetée, prisonnière de l'acier, convulsait encore, cherchant à repousser l'ennemi invisible qui l'avait mutilé. Ses doigts puissants s'étaient contractés sur le vide, puis relâchés, comme si chaque muscle s'abandonnait un à un.

Nadejda s'était agenouillée près de lui, les mains crispées sur son pelage sombre et chaud. Elle lui murmurait des paroles qu'elle-même n'entendait plus, comme pour l'accompagner dans cette traversée douloureuse. Le souffle du gorille s'était fait rauque, sifflant, chaque inspiration plus courte que la précédente. Dans un dernier spasme, ses yeux se fermèrent, et sa poitrine cessa de se soulever.

Il était mort. Mort, vidé de son sang, après avoir lutté jusqu'au bout. Avec lui s'éteignait une part de la jungle, une part d'elle-même.

Nadejda resta un long moment immobile, les mains toujours posées sur le corps inerte. Elle aurait voulu crier, hurler sa colère comme autrefois, maudire les hommes qui tendaient ces pièges infâmes. Mais elle resta interdite. La rage qui l'habitait jadis s'était dissoute avec les années et les pertes. Ne demeurait plus qu'un silence intérieur, un vide immense et résigné. Elle brisa le piège d'un coup de pierre, sans passion, avec une sorte d'indifférence routinière, comme on accomplit un geste mille fois répété.

Puis, elle entreprit la tâche la plus difficile : traîner le jeune gorille vers le petit cimetière, ce lopin de terre qu'elle avait transformé en sanctuaire depuis dix-neuf ans. Chaque pas était une épreuve. Le corps de l'animal, massif et lourd, s'enfonçait dans la boue, accrochait les racines, refusait son soutien. Ses bras fléchissaient sous l'effort, ses genoux tremblaient, et une toux sèche secouait sa poitrine. Mais elle tenait bon, tirée par ce devoir qu'elle s'était imposé : offrir à chacun d'eux une tombe, un nom, une trace.

Le cimetière surgit enfin, noyé de brouillard. La terre y était dure et froide, imbibée d'humidité. Des dizaines de croix blanches pointaient ça et là, inclinées, mangées par la mousse et la pluie. Chacune racontait une tragédie, portait un visage qu'elle n'oublierait jamais.

Nadejda s'agenouilla, ses doigts tremblants sur la pelle. Le sol résistait à chaque coup, comme si la boue elle-même refusait d'accueillir un mort de plus. Le poids de l'animal la dépassait. Sa propre carcasse ployait sous l'effort, ses bras s'emplissaient de courbatures brûlantes, et ses yeux s'embuaient de larmes qu'elle retenait par habitude plus que par force. Elle toussait, crachait, reprenait, incapable d'arrêter, d'abandonner.

Quand enfin elle parvint à creuser assez profond, la jungle s'était tue autour d'elle, comme si la forêt elle-même s'inclinait devant la dépouille. Elle caressa une dernière fois la tête du gorille, puis laissa retomber la terre, pelletée après pelletée, jusqu'à ce que le corps disparaîsse sous la couverture sombre et humide.

Devant la croix fraîchement plantée, Nadejda se redressa avec peine. Ses jambes flageolaient, son dos la lançait, mais son regard demeurait fixé sur la tombe. Elle n'avait plus de larmes, plus de colère, seulement une fatigue infinie et ce silence obstiné, que brisait sa respiration rauque.

La forêt reprit ses bruits, comme si rien ne s'était passé. Mais la femme savait qu'encore une fois, elle avait perdu.

Le chemin du retour fut plus difficile encore. Nadejda avançait à petits pas, le dos voûté, ses mains calleuses tremblantes sur le manche de la pelle qu'elle utilisait comme une canne. La jungle, lestée de brume, semblait l'écraser de toute son humidité et de son bruissement. Chaque racine qui barrait sa route devenait un obstacle insurmontable, chaque tronc, une épreuve. Elle s'arrêtait parfois, les yeux fermés. Elle reprenait son souffle en appuyant son front contre l'écorce rugueuse. Elle se sentait vieille, plus vieille que les pierres, que les arbres eux-mêmes.

Lorsqu'elle aperçut enfin la cabane, sa poitrine se serra. C'était une mesure de planches gondolées et de tôles rouillées, à moitié avalée par la végétation. Elle l'avait bâtie de ses propres mains, il y a bien longtemps, quand la rage encore brûlait en elle et qu'elle croyait pouvoir changer les choses. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'un refuge fragile, un nid de solitude.

Elle poussa la porte qui grinça. À l'intérieur, la pénombre l'accueillit, familiale, presque désespérante. Sur les murs pendaient des cordes usées, des pièges brisés, des cartes froissées où elle avait tracé les zones de chasse des braconniers. Des carnets s'empilaient, où elle avait noté les noms de ceux qu'elle avait enterrés, comme pour qu'ils ne disparaissent pas complètement.

Dans ce cocon d'ombre et d'odeurs de bois humide, une forme se dessina. Assise près du foyer éteint, immobile, elle semblait l'attendre depuis toujours.

Nadejda posa la pelle contre le mur et murmura, presque honteuse :

— J'ai encore échoué, Lee.

La silhouette ne bougea pas, mais ses yeux brillaient doucement dans la lumière filtrée par les interstices des planches. Nadejda continua, comme si la parole seule pouvait alléger le poids qui écrasait ses épaules.

— J'ai cru pouvoir le sauver. Il criait si fort... et j'ai couru, j'ai couru, mais le piège avait déjà tout pris. C'était trop tard. Toujours trop tard.

Sa voix se brisa. Elle passa ses mains sur son visage et laissa échapper un soupir rauque. Puis, levant les yeux vers son interlocutrice, elle ajouta dans un chuchotement :

— Je ne sais plus si j'ai encore la force. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Un bruit doux lui répondit. Non sous forme de mots, mais dans un grognement grave, presque réconfortant.

Nadejda tendit le bras. L'autre s'approcha sans hâte, posa son front contre le sien dans un geste de tendresse muette. Un apaisement fragile traversa la femme, comme si cette présence silencieuse effaçait un instant les cris, les pièges, la mort.

— Toi au moins, tu es encore là, murmura-t-elle.

Dans la cabane envahie par l'ombre, deux survivantes seulement demeuraient, deux vieilles âmes épuisées, liées par la même obstination.

Nadejda se laissa choir sur sa chaise, qui gémit sous son maigre poids. Elle passa ses mains sur son visage, sentit la sueur mêlée de terre et de sang séché. La fatigue était telle qu'elle lui donnait l'impression de s'effriter de l'intérieur, comme si ses os eux-mêmes devenaient poussière.

Ses yeux tombèrent sur la table basse, où une petite boîte métallique trônait. Dedans, il restait quelques balles, un paquet de cigarettes, et une photographie jaunie : son portrait, jeune, souriante, entourée de deux gorilles juvéniles qui s'accrochaient à ses épaules. Elle la prit entre ses doigts, la contempla longtemps. Une douleur monta dans sa gorge. Elle déboucha une bouteille de whisky. La brûlure de l'alcool pouvait seule susciter l'analgésie nécessaire à ce genre d'existence. Lorsqu'elle avait bu, la vieille femme oubliait qu'elle était une plaie vivante, que chaque inspiration était un enfer. Elle oubliait la pneumonie qui l'emporterait tôt ou tard, malgré le séjour qu'elle venait de faire dans un hôpital. Elle oubliait la pluie incessante qui s'infiltrait partout. Elle escamotait la mort de fidèles compagnons, comme l'insolente Frine ou la belle Digit, et aujourd'hui, le vaillant et robuste Khori...

Elle reposa son verre sur la petite table. Ses prunelles gris délavé regardaient dans le vague. On les aurait crues transparentes. Les seuls souvenirs qu'elle s'accordait en cet instant étaient empreints de douceur et de jeunesse. Ses premières années fringantes, l'installation regorgeant d'espoir. Ses cheveux d'un noir de jais, ses yeux pleins de conviction. L'humidité qui régnait dans l'air à 100 % l'avait chassée de sa tente de toile pour lui faire construire cette cabane. Comme elle était belle et forte ! Les journalistes s'intéressaient vivement à son combat. Sa famille essayait de l'inciter à rentrer à la maison, mais, pour rien au monde, elle ne serait revenue dans le confort des États-Unis.

Elle posa la main sur le pelage de Lee. Une douce chaleur se répandit dans son cœur.

— J'avais promis de ne jamais vous toucher, murmura-t-elle d'une voix éraillée, et voilà que vous avez vaincu vous-même mon inquiétude pour venir jouer, manger, dormir avec moi !

Elle émit un petit rire grinçant. Comment retourner vers les cités de béton, vers les jardins publics domestiqués, après avoir goûté à la vie sauvage et dure, après avoir partagé le quotidien de voisins si impressionnants et timides, les gorilles !

— Et tous ces hommes civilisés... qui n'ont rien compris !

La vieille femelle rousse saisit la main qui restait figée sur son front velu et la tourna dans tous les sens. Nadejda se laissa faire un moment.

— Mais où est-ce que cela m'a conduite ? Je vous ai défendus, j'ai préservé de mon mieux votre liberté. J'ai réussi à empêcher votre capture pour les zoos. J'ai fait enfermer les braconniers ! J'ai chassé les chasseurs !

Elle avala une gorgée, puis se leva pour prendre le plaid vert sapin qui traînait dans un coin.

— Ils m'appellent tous : « la vieille femme dans la jungle » et c'est vrai. Je suis vieille, je suis seule, voilà. Khori est... mort. Frine s'est sacrifiée pour que les autres s'échappent. Digit s'est fait piéger... tout cela ne sert à rien.

Elle s'enroula dans la couverture, but à longues goulées et s'essuya d'un revers de main.

— Les survivants ont fui vers le nord. Je manque de force et de courage pour les suivre, comme toi, ma pauvre vieille Lee.

La femelle leva la tête en entendant son nom. Ses yeux fauves reflétaient tant de compassion, tant de bonté, qu'ils étaient plus humains que ceux des personnes que Nadejda avait croisées durant son marathon de combat.

Dix-neuf ans d'inutilité ! Dix-neuf ans passés dans cette jungle hostile, à lutter pour une cause vainque ! Elle était traitée d'anachorète du XXe siècle, de misanthrope exigeante, alors qu'elle était un exemple même du contraire, au sein de ces tribus d'animaux sociables ! Elle avait réussi à se faire adopter à force de patience, de générosité, d'altruisme... elle avait renoncé au confort, aux facilités de la modernité, au détriment de sa vie de famille, de sa santé... pour aboutir à cela : le cimetière sans cesse croissant, l'horreur des têtes et des pattes coupées que les chasseurs venaient planter devant sa porte pour la défier. L'acheminement des vivres de plus en plus irrégulier, le dédain des savants, le désintérêt des journalistes pour sa cause. La vieille femme soupira, ce qui entraîna une quinte de toux effrayante. Elle était à bout, elle était lasse de tous ces efforts inutiles, et même la présence de Lee n'arrivait plus à la réconforter.

Nadejda tendit instinctivement l'oreille : les oiseaux qui peuplaient les frondaisons s'étaient tus, signe d'anomalie dans cette jungle grouillante. Elle se redressa, vissa le bouchon et rangea la bouteille. Elle chercha des yeux son arme. Cette antique pétoire était plus dissuasive que dangereuse, surtout qu'elle ne possédait même plus de munitions, mais la vieille femme s'en empara avant de s'approcher de la porte. Au moment où elle allait sortir, un piaillerement se fit entendre dans l'air humide. Nadejda secoua la tête, ses longues mèches grises glissèrent sur son visage.

— Voici que je prends peur pour rien, bougonna-t-elle, ma pauvre Lee, tu partages ta vie avec une folle.

Cette méfiance n'était pas nouvelle. Depuis qu'elle était rentrée de son séjour à l'hôpital, la colère des chasseurs, dérangés dans leur activité cynégétique et lucrative, augmentait sans cesse. Sans parler des injures et des menaces.

Lee leva ses yeux, roux également, et rencontra le regard de la vieille femme. Elle pouvait y lire des bribes de passé, des lambeaux d'émotion, le souvenir d'une lutte acharnée, et un amour différent, chaque jour plus profond ! Pourtant, ce qui dominait ressemblait à de la solitude. La femelle gorille détourna la tête, elle avait toujours eu du mal à soutenir le regard translucide de l'humaine. Surtout depuis son retour, après une absence cruelle. Nadejda avait changé. Elle était devenue vieille et faible. Elle n'arrêtait pas de râler et de tousser. Elle ne jouait plus. Que lui avaient fait les bipèdes qui l'avaient emportée dans leur maudit camion ? Ils avaient aspiré son énergie, son rire et sa joie. Ils lui avaient rendu une inconnue voûtée et usée.

Peut-être que Lee devait songer à rallier le reste de la horde. Elle était encore assez alerte pour retrouver leurs traces dans la montagne glacée... tant pis si l'humaine ne pouvait pas les suivre. Elle se dandina dans la pièce d'ombre, puis ouvrit la porte à la volée et sortit gambader dans l'herbe drue. Nadejda émit un petit rire, elle avait envie de l'accompagner et de se rouler dans la terre mouillée, comme avant ! Faire fi de ses rhumatismes et de ses poumons essoufflés, se jeter dans le jeu, les exercices inutiles, les chatouilles, pour ressusciter un parfum de plaisir.

Un sifflement dans l'air la fit s'aplatir contre le sol ! La flèche se ficha dans le chambranle de bois. Nadajda réprima un mouvement de panique et se força à rester accroupie. Elle ne devait pas courir tête baissée au secours de Lee. De toute façon, sa protégée avait disparu dans les fougères. La vieille femme plissa les yeux et scruta la végétation trop dense qui entourait la cabane. Elle essaya de deviner d'où viendrait le second coup.

Au bout d'un long moment, alors que ses muscles commençaient à se tétaniser, elle se redressa, arracha la flèche et la brisa. Malgré un désir intense de retourner s'abriter, elle resta là, défiant les ombres mouvantes dans les fourrés, le poing levé. Enfin, il jaillit d'un buisson épineux. L'ennemi armé de sagaises... et Nadejda pensa qu'elle ne mourrait peut-être pas d'une pneumonie.

L'homme avança en sautillant, il bondissait sur les côtés et fredonnait une mélodie magique. Ses yeux noirs brillaient d'une colère fiévreuse. La vieille femme perdit tout espoir de négociation. Le sorcier du village avait préparé les amulettes qui rendaient ce chasseur invincible. Il enfreindrait toutes les lois et toutes les précautions. Il était investi d'une mission occulte.

Nadejda le fixa avec une profonde concentration, parfaitement silencieuse. Comme si elle pouvait appeler les secours en pensée ! Son cerveau moulinait à toute allure, effaçant instantanément les brumes du whisky. Si quelqu'un venait ! Le garde des eaux et forêts. N'était-ce pas son jour de patrouille ? Non, cela faisait longtemps qu'il n'effectuait plus le pénible détour qui menait à la cabane de la vieille ivrogne... ou alors, le porteur qui acheminait le matériel ? Ou bien un hélicoptère ?

Nadejda sentit un étrange sentiment l'envahir. L'envie de lutter, qui l'avait désertée, semblait se répandre dans ses veines.

Elle observa la danse hypnotique du jeune noir agressif et se remémora le doux regard de Khori. Elle chassa sa propre tristesse étouffée, la consolation alcoolisée, elle décida de se protéger, de résister comme au temps de sa jeunesse ! Elle pointa son arme vers l'ennemi et lui lança un avertissement. Elle savait qu'il avait besoin de tuer des animaux, qu'il dépendait des primes et avait beaucoup d'enfants et de frères à nourrir, mais elle vomissait ses raisons. Elle défendrait ses gorilles coûte que coûte, jusqu'à son dernier soupir !

Elle ne vit pas la silhouette, derrière elle, brandir le gourdin. Le choc fut si violent qu'elle roula à terre sans un gémissement. Elle se laissa glisser le long de la pente douce, devant la maisonnette. Une demi-douzaine d'hommes l'entouraient maintenant, l'air hostile et déterminé. Elle reprit son souffle péniblement, essayant de chasser le grattement dans sa gorge, signe d'une

prochaine quinte. Elle y voyait trouble. Elle crispa tous ses muscles pour se remettre à quatre pattes. Elle n'écoutait plus les insultes et les menaces. Une seule idée lui envahit l'esprit : fuir !

Elle devait fuir et survivre, pour continuer la lutte ! Des ailes lui poussaient dans la tête ! La douleur insupportable la guidait ! Elle sauta sur ses pieds fatigués sous les yeux éberlués des hommes qui la croyaient finie. En quelques enjambées, elle fut à couvert dans les buissons, à l'opposé du chemin pris par Lee. Elle connaissait cette jungle comme sa poche. Les chasseurs, après un moment d'hésitation, se lancèrent à sa suite avec des hurlements. Leurs voix la poursuivaient, mais dans le tumulte, elle s'accrochait à une certitude : au-delà de ces bois denses, au fond d'une clairière, était garé son vieux camion. Son unique chance de s'arracher à leurs griffes.

La vieille femme bondit avec l'alacrité d'un singe, ses muscles tendus par une énergie qu'elle croyait disparue. Elle dévala la colline, faillit rouler dans la pente, se rattrapa de justesse à une liane qui fouetta ses mains. Son souffle se fit rauque, mais son cœur battait plus fort encore, alimenté par cette image obsédante : la carcasse cabossée du véhicule, tapie d'ombre et de fer, qui l'attendait dans la trouée comme une promesse de liberté.

Elle déboula sur les rochers, jusqu'au fond du petit ravin, et franchit le ruisseau qui caracolait sur un lit de mousse vivante. L'eau glacée lui mordit les chevilles, mais elle l'accueillit telle une brûlure salvatrice, un aiguillon qui la poussait en avant. Chaque pas douloureux la rapprochait de son but. La jungle, capricieuse, dressa encore ses épreuves. Une ronce s'accrocha à son pantalon comme une main ennemie et la fit trébucher. Elle heurta la roche, son genou écorché saigna, mais déjà elle se relevait. Elle savait que s'arrêter, ne serait-ce qu'un instant, c'était donner la victoire à ceux qui hurlaient derrière elle.

Puis, haletante, elle sauta par-dessus un tronc d'arbre mort. Dans un claquement sec et fatal, un piège dissimulé jaillit du sol. Les mâchoires de métal se refermèrent sur elle avec une violence inouïe. Un cri rauque, arraché de ses entrailles, déchira le silence. Elle s'effondra, foudroyée par la douleur. La morsure implacable de l'acier avait sectionné sa cheville. Le sang gicla sur les feuilles mortes, absorbé aussitôt par la terre humide. Elle tenta de dégager sa jambe, mais chaque mouvement réveillait une vague de souffrance insoutenable.

Derrière elle, les hurlements des chasseurs se rapprochaient, se transformant en une clamour triomphale. La jungle, complice jusqu'ici, venait de se retourner contre elle.

Laurie Lorenzi
Saint-Paul, le 25 juin 1986